Dinah Ribard

Le Menuisier de Nevers

Poésie ouvrière, fait littéraire et classes sociales
(XVII^e-XIX^e siècle)

HAUTES ÉTUDES

EHESS
GALLIMARD
SEUIL

« Hautes Études » est une collection
des Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales,
qui en assurent le suivi éditorial,
des Éditions Gallimard et des Éditions du Seuil.

ISBN 978-2-02-154240-0

© SEUIL/GALLIMARD, OCTOBRE 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avertissement

L'orthographe des extraits d'imprimés anciens a été modernisée, sauf lorsque la modernisation avait une incidence sur la versification. En revanche, la ponctuation a été respectée, ainsi que l'usage des majuscules, souvent différent de l'usage actuel.

L'orthographe des sources manuscrites a été maintenue, de même que celle des éditions contemporaines de manuscrits ou d'imprimés anciens, lorsque ces éditions ont fait le choix de reproduire les graphies originelles.

Introduction

Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses

Ce livre porte sur l'histoire du travail, et on s'y intéresse à l'acte d'écrire un poème parce que, contrairement à d'autres gestes productifs et à d'autres modalités de la part langagière de la vie sociale, il laisse très souvent des traces. Très souvent, pas toujours : les poèmes eux-mêmes sont d'abord, bien sûr, la trace de l'acte de les avoir écrits, qu'ils aient été composés par écrit ou composés puis écrits, pas forcément par la même personne dans ce dernier cas. Mais la poésie ne se conserve pas nécessairement à travers le temps. Elle ne se conserve pas toute seule : l'existence actuelle de n'importe quel poème peut également être regardée comme la trace d'autres gestes, de toute une activité sociale qui est aussi, puisqu'elle détermine ce dont une société autorise la transmission, une activité politique. N'importe lequel d'entre eux nous est parvenu grâce à des choix individuels et collectifs successifs : composer, retenir, inscrire, copier, recopier, conserver, imiter, confier, recueillir, mentionner, déposer, éditer, imprimer, réimprimer, reproduire, photographier... Ces gestes ont décidé des mots qui ont traversé le temps ; ils ont décidé, et continuent à décider, *de qui* les mots peuvent nous arriver, et comment, et à qui parmi nous. Il est évident, mais il faut le dire à nouveau, que ces décisions sont d'ordre social, participent à l'ordre social, à sa constante et complexe fabrique. S'intéresser à ce petit travail avec les mots, guère fatigant ni rude, marginal peut-être parmi tant de manières de travailler, sans grand effet peut-être sur l'existence des individus qui y ont contribué, mais bel et bien accompli par eux et

par elles, c'est s'intéresser au fait que l'ordre social est vécu : supporté et reproduit et altéré par les actions de toutes et tous.

Le Fromage et les Vers de Carlo Ginzburg (1980, pour la traduction française due à Monique Aymard) s'ouvre sur un ensemble de paragraphes difficiles à oublier quand on les a lus. Je recopie ici le premier, qu'il me paraît inutile d'essayer de reformuler puisqu'il dit toujours aussi vrai :

On pouvait autrefois accuser les historiens de vouloir seulement connaître « la geste des rois ». Aujourd'hui, certainement, il n'en est plus ainsi. Ils se tournent toujours davantage vers ce que leurs prédécesseurs avaient tu, écarté ou simplement ignoré. « Qui a construit la Thèbes aux sept portes ? » demandait déjà le « lecteur ouvrier » de Brecht. Les sources ne nous disent rien de ces maçons anonymes ; mais l'interrogation conserve tout son sens¹.

Je fais miennes deux autres affirmations de Ginzburg : « élargir vers le bas le concept historique “d'individu” n'est pas un mince objectif » et « même simplifiée, une analyse en termes de classe marque toujours un grand pas en avant par rapport à une analyse “interclasse” »². On s'efforcera ici de comprendre les actes concordants d'individus qui n'étaient pas de la même classe, et sur qui ces actes n'avaient pas le même impact. À la différence de celui de l'historien italien en revanche, mon livre ne parle pas de la culture populaire, bien qu'il y soit question de menuisiers, de potiers, de lapidaires, de cordonniers, de maçons, de fabricants de fusils ou de peignes en corne qui comme Menocchio, le meunier frioulan du XVI^e siècle étudié par Ginzburg, ont mis par écrit (ou du moins en vers qui ont été écrits) des choses auxquelles ils avaient pensé. Je ne cherche pas à comprendre ce que ces hommes ont pensé, mais ce qu'ils ont fait avec des mots et ce qui a été fait par d'autres hommes et par quelques femmes avec ces mots. Mes questions ne portent pas sur ce que leurs poèmes, comme d'autres rares textes et moins bien que ceux-ci, trahissent d'une culture disparue parce qu'orale ou ce qu'ils montrent, sans doute mieux, des échanges entre cette culture subalterne et la culture savante du temps – je pense ici au cas du manuscrit du vitrier Jacques-Louis Ménétra (1738-1812), dont l'apport précieux sur l'univers d'un homme du peuple du XVIII^e siècle se trouve dans la partie autobiographique

1. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, trad. par Monique Aymard, Paris, Flammarion, 1980 [1976], p. 7.

2. *Ibid.*, p. 15 et 20.

précédant un ensemble de pièces en prose et en vers que Daniel Roche avait de ce fait laissées de côté en éditant le *Journal de ma vie* en 1982³. Les textes dont on s'occupera ici n'ont pas nécessairement l'air populaire et ne disent pas forcément grand-chose, quoiqu'ils puissent aussi dire des choses qu'on ne trouvera pas ailleurs. La première question qu'ils posent, c'est celle de ce qui a rendu possible et légitime de voir dans les poèmes de ces différents individus de la poésie d'ouvriers, de la distinguer de celle qui nous provient d'autres classes sociales, alors que leur style ne les en distingue guère. Un bâtiment qui n'a pas été construit par des maçons le montre. En revanche, ce n'est pas parce qu'un ouvrier parle dans un poème que c'est un ouvrier qui l'a écrit. « La Chanson des doreurs de proues » (« Ta galère que nous dorâmes / A soixante paires de rames / Qui de Lépante à Moganez / Domptent le vent et la marée, / Et dont chacune est manœuvrée / Par quatre forçats enchaînés ») est de Victor Hugo (1802-1885)⁴. Mais un ouvrier peut écrire comme Victor Hugo.

Écrire de la poésie est une pratique extrêmement courante, ce qui ne signifie pas qu'elle soit banale, mais que la poésie est un fait anthropologique. Cérémonies et événements familiaux, professionnels, sociaux de toute sorte donnent lieu à la composition de poèmes. Actions de protestation, manifestations et grèves font naître des couplets, pas toujours chantés. Les cultures les plus différentes ont conservé ou laissé derrière elles, de toute ancienneté, des textes regardés comme poétiques. Au Japon, en France, aux États-Unis, des céramistes ont inscrit et inscrivent aujourd'hui de la poésie sur des vases, des pots et des assiettes, pour des raisons diverses. Par exemple, un esclave né vers 1800 et employé dans une fabrique de poteries, en Caroline du Sud, avait pris pour habitude d'apposer sur certains des produits de son travail des distiques parlant de son ouvrage, de Dieu ou des étoiles qui pouvaient guider vers le nord et la liberté, et de les signer « Dave the Slave » ou « Dave the Potter »⁵.

3. Jacques-Louis Ménétra, *Les Lumières minuscules d'un vitrier parisien. Souvenirs, chansons et autres textes (1757-1802) de Jacques-Louis Ménétra*, éd. par Daniel Roche, avec Pascal Bastien *et al.*, Chêne-Bourg, Georg, 2023 ; *id.*, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au XVIII^e siècle*, éd. par D. Roche, Paris, Montalba, 1982.

4. Victor Hugo, *La Légende des siècles*, t. V, Paris, Calmann-Lévy, 1883, p. 145-149, ici p. 149.

5. Voir Aaron H. De Groft, « Eloquent Vessels/Poetics of Power. The Heroic Stoneware of "Dave the Potter" », *Winterthur Portfolio*, vol. 33, n° 4, 1998, p. 249-260 ; Jill Beute Koverman, « The Ceramic Works of David Drake, aka, Dave the Potter

À Kyoto, des textes dus à de grands poètes ont été calligraphiés sur des pièces de céramique précieuses dès la période correspondant à notre XVIII^e siècle, mais c'est à la suite de la mort des hommes de sa famille, pour vivre, qu'Ōtagaki Rengetsu (1791-1875) s'est mise à fabriquer et à vendre dans cette même ville des objets de terre cuite, théières, tasses, pots à thé, ornés de ses propres poèmes. Le pari sur le développement de la consommation de thé au-delà des milieux lettrés lui a réussi, et ses productions sont devenues assez rapidement célèbres, et même imitées. Rengetsu signait ses pièces, et on sait par les signatures tracées sur ses poteries qu'elle a eu une aide et un collaborateur⁶. On trouve des vers sur des serviettes et des torchons ; ces vers, que souvent on ne remarque même pas, ont bel et bien été composés, tout comme ceux qu'on trouve parfois également sur des prospectus publicitaires ou des invitations, autrefois sur les albums des femmes de la bourgeoisie européenne. Dans les tranchées, les ghettos, les camps du XX^e siècle, des gens qui n'avaient jamais rien écrit auparavant ont écrit un poème, parfois des poèmes, et ont pris des mesures pour qu'ils leur survivent. On recourt à la poésie en prison, et lorsqu'on désire fortement transmettre à d'autres le cœur signifiant d'une expérience importante, quelque chose dont on est fier, un événement qu'on juge historique et qui risquerait pourtant de passer inaperçu ou d'être oublié ; on dénonce des scandales, on voue à la honte en vers. Dans les sociétés scolarisées, on s'essaie souvent à la poésie à l'école et même lorsqu'elle n'est pas un exercice d'école, on la montre quelquefois à son maître ou à sa professeure de lettres. L'histoire agit sur les pratiques poétiques, et son passage laisse une traînée de poèmes.

Les propriétaires de Dave the Slave ne l'ont pas empêché d'écrire ses mots et son nom sur les objets qu'il fabriquait, probablement parce que sa réputation, nourrie d'articles de presse, pouvait servir celle de leur commerce. L'existence de ses œuvres, la présence de certaines d'entre elles, pots et poèmes, dans des musées et des livres,

or Dave the Slave of Edgefield, South Carolina», *American Ceramic Circle Journal*, vol. 13, 2005, p. 83-98. L'exposition «The Color Line. Les artistes africains-américains et la ségrégation» (musée du quai Branly, octobre 2016-janvier 2017) s'ouvrait sur un pot de David Drake. Voir également Adrienne Spinozzi (dir.), *Here Me Now. The Black Potters of Old Edgefield, South Carolina*, New York, Metropolitan Museum of Art, 2022.

6. Voir Yutaka Chiba, «Rengetsu-yaki en tant que document archéologique», *Annales des recherches archéologiques dans l'enceinte de l'université de Kyoto*, 2006, p. 311-326 ; je remercie Keiko Tsujikawa d'avoir traduit cet article pour moi.

résulte de l'histoire de l'esclavage dans la démocratie américaine, dans une société contemporaine où l'esclavage a existé et qui accorde une certaine valeur aux œuvres littéraires. Dave the Potter n'a pas seulement incorporé des mots à son ouvrage. Il a utilisé ce qu'il savait de l'intérêt poli entourant la littérature dans la société où il vivait pour travailler sur sa condition. Élargir vers le bas le concept historique d'individu, c'est aussi élargir l'histoire du travail, y intégrer ce type d'activité.

Le premier poète ouvrier est apparu en France au XVII^e siècle, et c'est là un fait très étonnant. Vers 1640, un habitant de Nevers, où son talent pour la poésie savante était reconnu, est devenu un prolétaire en devenant un auteur célèbre, grâce à l'investissement de beaucoup d'autres gens qui n'étaient pas des militants de l'égalité entre les hommes. Les termes que j'emploie – ouvrier, prolétaire – sembleraient mieux adaptés pour parler de l'époque contemporaine, où l'on sait bien qu'existe une littérature et notamment une poésie ouvrière, une pratique de la poésie pour faire connaître et sentir à tous la condition, l'existence, la présence des ouvriers ; où l'on sait bien, même si cette littérature est fréquemment dédaignée, qu'écrire un poème, ce peut être militer pour l'égalité, pour le progrès social, pour l'émancipation du prolétariat, pour la reconnaissance, en tout cas, du labeur des travailleurs et parfois des travailleuses parmi lesquels le poète vit, dont il ou elle fait partie. Les historiens du travail aux XIX^e et XX^e siècles, à la suite d'Edward Thompson, prennent souvent en compte dans leurs recherches ce savoir de ce qu'ils vivaient et de ce qu'ils étaient que des ouvriers ont voulu mettre en mots et constituer en outil politique⁷. Les gens, historiens ou non, qui s'intéressent au combat pour la démocratie,

7. En septembre 2020, la journée d'études des doctorants et doctorantes de l'Association française pour l'histoire des mondes du travail avait pour thème « Écrire le travail » ; il n'y a pas été question de littérature, mais il en a bien été question. Citons ici trois livres dus à des historiens du travail en France qui adoptent la démarche dont je parle et intègrent la littérature ouvrière (poétique ou non) à leurs perspectives : François Jarrige, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014 ; Xavier Vigna, *L'Espoir et l'Effroi. Luites d'écritures et luites de classes en France au XX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2016 ; John Colin, Charles Manby Smith et William Duthie, *Les Sentiers de l'ouvrier. Le Paris des artisans britanniques (autobiographies, 1815-1850)*, trad. par Sabine Reungoat, éd. et prés. par Fabrice Bensimon, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017. Edward P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, trad. par Gilles Dauvé, Mireille Golaszewski et Marie-Noëlle Thibault, prés. par Miguel Abensour, introd. par F. Jarrige, Paris, Seuil, 2012 [1963].

à l'émergence du mouvement ouvrier ou à l'expression populaire, les lecteurs de Jacques Rancière aussi, connaissent les noms des auteurs qui ont donné au XIX^e siècle, en France, cette inflexion à la pratique de la poésie : Agricol Perdiguier, Savinien Lapointe, Jean Reboul, Marie Magu, Jasmin, Charles Poncy, Louis Gabriel Gauny⁸. Tous ces hommes⁹, Lapointe, Reboul, Jasmin aussi bien que le compagnon menuisier Perdiguier, qui consacra un dialogue à cette figure de précurseur au moment où la révolution de 1848 avait fait de lui un représentant du peuple¹⁰, connaissaient le Menuisier de Nevers et se comparaient volontiers à lui. À leur suite, l'anthologie *Voix d'en bas. La poésie ouvrière du XIX^e siècle*, publiée en 1979 par Edmond Thomas – par ailleurs créateur des Éditions Plein Chant, dont la collection « Voix d'en bas » s'organise autour de la figure d'Henry Poulaille, l'homme de la littérature prolétarienne – chez François Maspero, rééditée en 2002 par La Découverte, s'ouvre, malgré son sous-titre, sur ce poète du temps de Louis XIII et de Louis XIV, né en 1602, mort en 1662. L'ouvrage pionnier d'un proche de Poulaille, *Les Écrivains du peuple* de Michel Ragon (1947), l'incluait même dans la liste des « poètes ouvriers du XIX^e siècle, tel Jasmin, cette étonnante figure de Figaro provençal¹¹ que le jeune Mistral vénérail ; Adam Billaud, menuisier ; Jean Reboul, boulanger ; Magu, tisserand ; Charles Poncy, maçon ; Savinien Lapointe, cordonnier¹² ». Adam Billaut, le Menuisier de Nevers, est bien le premier poète ouvrier français.

Mon objectif est de montrer que cette apparition est un fait de l'histoire des classes sociales. Comment a-t-il été tout simplement possible, au XVII^e siècle, de concevoir l'œuvre d'un poète ouvrier, une

8. Sur leurs frères anglais, voir William J. Christmas, *The Lab'ring Muses. Work, Writing, and the Social Order in English Plebeian Poetry, 1730-1830*, Newark-Londres, University of Delaware Press-Associated University Presses, 2001 ; Gary Lenhart, *The Stamp of Class. Reflections on Poetry and Social Class*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2006.

9. Il y a des femmes parmi les poètes ouvriers du XIX^e siècle, mais pas dans cette liste ; Marie Magu, tisserand à Lizy-sur-Ourcq, était un homme.

10. *Maître Adam, menuisier de Nevers. Dialogue, par Agricol Perdiguier, menuisier, représentant du peuple*, Paris, Marcel, 1850. L'ouvrage, réédité en 1863, date selon Perdiguier lui-même de 1843. Sa publication sous forme d'articles, entamée dans *La République* (journal fondé en février 1848) en mai 1849, fut interrompue après les journées de juin et la descente de la garde nationale dans les bureaux du journal ; de là la brochure de 1850.

11. Jacques Boé, dit Jasmin (1798-1864), était d'Agen.

12. Michel Ragon, *Les Écrivains du peuple. Historique, biographies, critique*, Paris, Jean Vigneau, 1947, p. 292.

catégorie qui n'existait pas ? Comment a-t-il été possible de fabriquer les livres d'un travailleur sans lettres, saisi par l'inspiration dans son pauvre atelier, à partir des compositions raffinées d'un homme cultivé, manifestement bien inséré dans la vie locale, choisi autour de la quarantaine pour occuper un emploi dans une des institutions présentes dans sa ville ? C'est bien à une classe sociale qu'appartient celui qui publie qu'il est poète quoiqu'ouvrier travaillant de ses mains ; celui qui fait écrire de lui, par les écrivains les plus célèbres de son temps, qu'il parvient à composer malgré son travail, malgré son histoire de simple menuisier. À une classe, et non à un groupe social comme ceux auxquels Billaut a appartenu au cours de sa vie, souvent simultanément : le groupe des maîtres de métier de Nevers, celui des bourgeois de Nevers, des lettrés de Nevers, des titulaires d'une fonction dans l'une des institutions de Nevers, la chambre des comptes, ou encore des clients, familiers et domestiques des maîtres de la ville, les ducs de Nevers. Je m'efforce ici de comprendre en quoi le surgissement d'un poète défini par son appartenance à la classe ouvrière concernait les maîtres de métier, les bourgeoisies urbaines, les lettrés et les Grands du royaume ; qui le travail qui a rendu cet événement possible servait, à Nevers et ailleurs, et à quoi il a servi à travers le temps.

Billaut a écrit le beau vers antihéroïque que j'ai placé en épigraphe. Je l'ai tiré d'une élégie intitulée « Madame la Princesse Marie disant un jour à Maître Adam qu'il ne faisait plus de vers, il lui fit cette réponse » et publiée en 1644 dans le premier recueil des poésies du Menuisier de Nevers :

L'avenir des enfants, le souci du ménage,
 La crainte de jeûner sur la fin de mon âge,
 Ont tant d'autorité sur ma condition
 Que mon âme n'a plus aucune ambition,
 Qu'à borner seulement mes désirs de l'envie
 De vivre en Menuisier le reste de ma vie ;
 Suivant du rossignol l'usage et les leçons,
 L'abord de mes petits a fini mes chansons.
 Puis que pourrais-je dire en ce siècle de guerre,
 Où le sang tous les jours désaltère la terre, [...]
 Qu'on ne connaîtrait plus parmi tant que nous sommes,
 Les hommes s'ils n'avaient le visage des hommes,
 Et que sans les effets que fait votre beauté,
 La terre n'aurait plus que de la cruauté.
 Mon humeur est contraire à ces funestes choses,

Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses,
 Et le chant d'un vieux coq, à la pointe du jour
 Me plaît mille fois mieux que le bruit d'un Tambour [...] ¹³.

Je n'ai coupé dans ce passage que deux vers qui amplifient l'évocation des malheurs d'un « siècle de guerre » ouverte par l'image de la terre abreuvée de sang « tous les jours », comme si cette monstruosité était devenue une tâche. Je le cite à cause du lien qu'il tisse entre la précarité de la vie ordinaire face à la violence, la vulnérabilité des travailleurs et de leurs familles, et la fragilité d'une inspiration poétique née au cœur d'un ouvrier. Négliger l'appartenance du Menuisier de Nevers à la classe ouvrière au motif qu'elle n'était pas réelle, parce que tout cela n'est que littérature, serait penser résoudre un problème historique en accusant de mensonge les hommes du passé ; ce serait refuser de faire de l'histoire. Les artisans autobiographes étudiés par James Amelang dans un livre important sur l'écrit populaire ¹⁴, à commencer par Miquel Parets, le maître de métier catalan autour duquel l'ouvrage est construit, ne s'inventent pas une conscience de classe à destination d'un public pas du tout préparé à la trouver valorisante. La manière étrange dont Billaut a pu travailler sa condition oblige à poser d'autres questions.

On s'accordera sans doute aisément à reconnaître que l'apparition d'un poète ouvrier au milieu du XVII^e siècle avait des conditions de possibilité, des déterminants et des enjeux sociaux. Il est moins évident de penser, d'une part, que cette apparition qui n'est pas aussi universellement célébrée que celle de la rationalité moderne avec Descartes, par exemple, est un événement historique, et d'autre part que c'est bien dans l'histoire des hommes en général, pour ainsi dire, dans la société et non pas seulement dans la culture que cet événement a eu lieu. Je ne me propose pas d'expliquer un phénomène culturel par des facteurs sociaux. Je tente plutôt de comprendre l'action de la littérature dans l'histoire ouvrière, l'appartenance du fait littéraire à l'histoire du travail de répartition, de partage, de division sociale du travail, de distribution de la capacité politique également : je suis

13. Je cite ici d'après l'édition de 1806 des *Œuvres de Maître Adam Billaut, Menuisier de Nevers ; édition soigneusement revue d'après celle originale de 1644... précédée d'une notice historique sur cet homme extraordinaire par Noël-Laurent Pissot* (Paris, Hubert et Compagnie, p. 203), dont j'aurai à parler plus loin.

14. James S. Amelang, *The Flight of Icarus. Artisan Autobiography in Early Modern Europe*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

ici Christian Jouhaud¹⁵. De comprendre, autrement dit, un peu de ce que fait la littérature.

L'histoire sur laquelle portent les pages qui suivent commence donc au moment où se mettent en place les conduites et les pratiques qu'on peut à bon droit, sans anachronisme, qualifier avec Alain Viala de littéraires, dans les premières décennies du xvii^e siècle¹⁶. Elle commence, plus précisément, autour de 1640, lorsque le Menuisier de Nevers entre dans l'actualité éditoriale avec une ode au cardinal de Richelieu et donne à voir avec une particulière netteté, rassemblées pour faire de sa poésie un événement, ces conduites et ces pratiques qui ont transformé en profondeur les usages de l'écrit. Elle n'est pas terminée : le Menuisier fait partie du patrimoine local à Nevers, où il existe une rue et un collègue Adam Billaut, et son statut de précurseur est régulièrement rappelé dans les publications qui maintiennent vivace l'existence passée et présente d'ouvriers poètes. En mai 2013, le magazine en ligne *Ragemag*, depuis disparu, donnait ainsi la parole à Marc Sastre, travailleur dans le bâtiment, musicien et auteur de six recueils poétiques qui se définit sur le site de sa propre structure éditoriale, Les Cyniques, comme un « ouvrier/poète » ou un « poète/ouvrier »¹⁷. L'entretien, intitulé « J'ai voulu reprendre la poésie aux bourgeois », évoque sans le nommer le poète menuisier du xvii^e siècle¹⁸. L'œuvre de Billaut, pourtant, n'a pas été rééditée

15. Christian Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000.

16. « Si les [auteurs] occasionnels formaient [encore] le grand nombre, si l'amateur avait du prestige, la carrière d'écrivain de profession devenait pourtant une possibilité réelle. Les gains de finances (gratifications, droits d'auteur), de prestige (académies, mécénat) et d'influence et relations (presse, salons) constituaient des possibles dont l'acquisition fonde les premières stratégies d'écrivains. [...] Rendues possibles par l'émergence du premier champ littéraire, ces stratégies constituent alors un fait neuf : s'il existe des stratégies "textuelles" (c'est-à-dire des démarches destinées à entraîner l'adhésion du lecteur) depuis qu'il existe des textes, l'apparition de stratégies "d'écrivain" (c'est-à-dire : qui mettent en jeu le statut social d'écrivain) est une mutation historique » (Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985, p. 183-184).

17. Voir en ligne : lescyniques.wordpress.com (consulté en juin 2023) ; la formule apparaît dans une présentation du livre de Marc Sastre, *L'Homme percé* (Betchat, Les Cyniques, 2011).

18. Il s'agit d'un entretien avec Max Leroy ; en ligne : ragemag.fr/marc-sastre-jai-voulu-reprendre-la-poesie-aux-bourgeois-27163/ (consulté en décembre 2020 ; depuis lors, le lien a cessé d'être actif). Un rappel historique évoque les « cordonniers, menuisiers, serruriers, rémouleurs » qui ont écrit de la « poésie sociale » avant le xix^e siècle, dès le Moyen Âge. Chacun de ces pluriels renvoie

depuis 1842. Elle n'est pas étudiée aujourd'hui par les spécialistes de la littérature du XVII^e siècle comme elle pourrait l'être, compte tenu de la célébrité du poète en son temps. Cette célébrité elle-même est globalement ignorée, disparue. Le nom de Maître Adam, sauf peut-être à Nevers, ne dit vraiment quelque chose qu'aux connaisseurs de la littérature prolétarienne, alors que sa poésie, qui sans cesse le déclare prolétaire, ne donne aucune information sur la condition ouvrière à l'époque moderne, ne peut que décevoir qui y chercherait l'expression d'une culture populaire¹⁹, et n'est pas facile d'accès. Le tournant militant donné à la pratique de la poésie par des travailleurs autour des révolutions de 1830 et 1848 a emporté le Menuisier de Nevers, l'a arraché, en quelque sorte, à son époque. Avec les poètes ouvriers du XIX^e siècle et davantage qu'eux, il n'a plus vraiment sa place dans l'histoire littéraire.

Mon livre s'arrête sur cette sortie : il étudie la poésie ouvrière, comme fait historique situé entre époque moderne et époque contemporaine, et non les poèmes qui la constituent. Ceux-ci ne sont regardés ni comme sources discursives à confronter à d'autres sources pour compléter le savoir de l'histoire du travail, ni comme supports d'une parole ouvrière à étudier en elle-même. J'observerai cependant de près ces poèmes et d'autres textes, poétiques et non poétiques, parce que pour comprendre l'acte d'écrire un poème, l'acte de le copier, l'acte de préfacer un recueil, l'acte de raconter quelque chose sur la personne qui a écrit, il faut s'attacher à ce que les mots qui ont été choisis pour cela disent et font croire sur leurs propres usages²⁰. De même, on ne trouvera pas ici une biographie d'Adam Billaut, mais une tentative pour contextualiser les actions menées par lui et par d'autres avec ses poèmes en observant d'autres actions, les siennes et celles d'autres acteurs. Les chapitres consacrés au travail, novateur ou routinier, sur la poésie de Maître Adam et aux usages notamment politiques de la figure du Menuisier à travers le temps, de son vivant et jusqu'à la

à un nom, celui d'Adam Billaut s'agissant des menuisiers, celui d'Isaac Moiré pour les rémouleurs, celui de Hans Sachs, probablement, pour les cordonniers.

19. Un spécialiste de la littérature du XVII^e siècle, Giovanni Dotoli, s'y est essayé (« Littérature populaire et groupe dominant. Évasion et contre-évasion chez Adam Billaut », dans *Littérature et Société en France au XVII^e siècle*, Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1987, p. 187-225).

20. Voir Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire (Grihl), *Écriture et Action. XVII^e-XIX^e siècle, une enquête collective*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016 ; Judith Lyon-Caen, *La Griffé du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris, Gallimard, 2019 ; Marion Carel et Dinah Ribard, « L'acte de témoigner », *Antares. Letras e Humanidades*, vol. 11, n° 23, 2019, p. 3-23.

dernière réédition de son œuvre, alterneront avec des études plus brèves de cas que le sien éclaire, ou qui l'éclairent par différence. On s'intéressera à de faux poètes ouvriers, à des ouvriers qui ont travaillé sur leur situation ou leur condition avec des poèmes, mais qui n'ont fait ni carrière ni événement littéraire, à quelques gestes machinaux d'auteurs très consacrés. On analysera des reconnaissances fugaces et locales, suffisantes cependant pour que des vers, ou leur souvenir, aient été discrètement conservés, pendant qu'il se répétait dans de nombreux livres, dans une période où les arts et métiers devenaient un sujet de préoccupation, que le poète de Nevers était un cas resté unique – jusqu'à ce qu'on écrive qu'il avait été un non moins unique précurseur.

La page de titre d'*Une voix d'en bas*, le recueil publié par Savinien Lapointe en 1844, présente celui-ci, de manière exacte, comme un «ouvrier cordonnier», un salarié travaillant dans la chaussure²¹. Perdiguier était menuisier comme Billaut ; Reboul, lui, était boulanger, Magu tisserand de village, Éliisa Fleury brodeuse. Jasmin était un coiffeur bien achalandé et même, affirmait-il fièrement dans un de ses poèmes, devenu imposable, alors qu'il était né dans la plus grande pauvreté²². Souvent artisans, voire boutiquiers, cela a été fréquemment remarqué, les ouvriers poètes du XIX^e siècle ne diffèrent pas de Billaut en tant qu'ils seraient, eux, des ouvriers d'usine, de véritables prolétaires²³ ; ils en diffèrent par ce qui a été écrit à leur apparition sur la scène littéraire.

On a beaucoup écrit sur eux en effet, en leur temps et donc depuis ce temps, car ce qui a été écrit alors, dans la presse, par

21. Lapointe, en effet, a travaillé chez différents cordonniers et fabricants de chaussures pendant une grande partie de sa longue vie (1812-1893) ; en 1860, il obtient par protection un emploi dans la Compagnie parisienne du gaz.

22. Ce poème, «Mous Soubenis» («Mes Souvenirs»), d'abord publié en 1832, est repris en 1835 dans le recueil des *Papillotes* (voir l'édition en quatre volumes publiée à partir de 1843, Jacques Jasmin, *Las Papillôtes de Jasmin*, Agen, Imprimerie de Prosper Noubel) ; il est traduit en français (par un certain Coffinières) et publié isolément à Paris dès 1857 (Imprimerie de Félix Malteste). En 2009, Philippe Gardy et Philippe Martel, les éditeurs des *Mémoires de pauvres. Autobiographies occitanes en vers au XIX^e siècle* (Carcassonne, Garae Hésiode), l'intègrent à ces «vies de pauvres» rédigées en vers par des gens partis de très bas et qui ne «sont pas arrivés bien haut», alors même qu'ils notent le fait que Jasmin, lui, a été un poète consacré (bien que patoisant) à l'échelle nationale.

23. Voir Jacques Rancière, *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, nouv. éd., Paris, Pluriel, 2012 [1981] ; voir également Hélène Millot *et al.*, *La Poésie populaire en France au XIX^e siècle. Théories, pratiques et réception*, Tusson, Éditions du Lérot, 2005.

des auteurs connus, constitue un massif bien visible. Les noms de poètes-ouvriers du XIX^e siècle que j'ai cités ne sont pas ceux d'écrivains canonisés, mais ils font partie intégrante de ce que nous retenons encore de leur époque. Les travaux historiques consacrés à la question de la représentation du peuple reviennent volontiers sur ces artisans qui s'écrivaient ouvriers parlant pour tous les ouvriers tenus à l'écart du dispositif de la représentation politique²⁴. La « représentation poétique » qu'Eugène Sue, préfaçant *Une voix d'en bas*, définissait comme une voie de recours contre cette exclusion, est en tout cas devenue une figure emblématique du moment où elle a été pensée :

rien ne nous paraît donc plus touchant, plus beau que de voir des hommes d'une intelligence, d'un talent aussi élevé que M. Savinien Lapointe, rester ouvriers comme leurs frères, vivre de leur vie de rude labeur, afin d'être toujours l'écho de leurs douleurs, de leurs vœux, de leurs espérances, et, à défaut de *représentation politique*, créer ainsi une sorte de *représentation poétique*, à laquelle la puissance de leur voix donne autant de retentissement que d'importance²⁵.

De fait, l'acte de préfacer l'ouvrier poète exprime ici de la façon la plus saisissante à la fois la créativité démocratique d'un temps où l'on s'est efforcé de concevoir, au-delà de la revendication d'un élargissement du droit de vote, des pratiques de représentation nouvelles des besoins et des souhaits de toutes les catégories de population, et sa contribution propre à la fabrique de l'altérité des classes laborieuses²⁶. À lire Sue il devient patent, me semble-t-il, que lorsqu'on aborde la littérature ouvrière en se demandant si ses auteurs sont des témoins représentatifs de leur classe ou des déclassés peu crédibles sur tout ce dont leur propre parcours les éloigne, on reproduit une alternative déjà écrite, on redit ce qu'on prétend expliquer.

24. Pierre Rosanvallon, *Le Peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, 1998 ; Samuel Hayat, *Quand la République était révolutionnaire. Citoyenneté et représentation en 1848*, Paris, Seuil, 2014.

25. Eugène Sue, « Préface », dans Savinien Lapointe, *Une voix d'en bas. Poésies*, Paris, au bureau de l'imprimerie d'Adolphe Blondeau, s.d. [1844], p. xv ; sauf mention contraire, les italiques sont dans l'original.

26. Le livre classique de Louis Chevalier, *Classes laborieuses et Classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle* (Paris, Plon, 1958), a montré l'indissociabilité, dans cette période, du souci de connaître et d'améliorer les conditions d'existence du peuple ouvrier et de la conscience effrayée des risques entraînés par la croissance du nombre des prolétaires.

En 1846, Jules Michelet décrit à sa manière, dans quelques phrases précises, le moment auquel il participe en publiant *Le Peuple*, court livre-manifeste qui connut deux éditions cette année-là, et en y déclarant que, fils d'imprimeur, instruit dans le métier de son père, il n'est lui-même qu'un ouvrier cultivé :

Quoi de plus touchant, de plus grave, que de voir l'homme qui jusqu'ici apprenait par hasard, *vouloir* étudier, poursuivre la science d'une volonté passionnée à travers tant d'obstacles ? La culture *volontaire* est ce qui met l'ouvrier, au moment où nous l'observons, non seulement au-dessus du paysan, mais au-dessus des classes que l'on croit supérieures, qui en effet ont tout, livres, loisir, [...] et qui pourtant, une fois quittes de l'éducation obligée, laissent l'étude, ne se soucient plus de la vérité. [...] L'ouvrier aime les livres, parce qu'il a peu de livres ; il n'en a qu'un parfois, et s'il est bon, il n'en apprend que mieux. [...] J'ai vécu des années d'un Virgile, et m'en suis bien trouvé. Un volume dépareillé de Racine, acheté sur le quai par hasard, a fait le poète de Toulon. [...] La plupart des poésies que les ouvriers ont écrites dans les derniers temps, offrent un caractère particulier de tristesse et de douceur qui me rappellent (*sic*) souvent leurs prédécesseurs, les ouvriers du moyen âge. [...] Ils commencent à peine. Pourquoi vous hâtez-vous de dire qu'ils n'atteindront jamais les premiers rangs²⁷ ?

Deux allusions ici. Le « poète de Toulon » lecteur de Racine est le maçon Charles Poncy, rendu célèbre par le patronage de George Sand, et qu'on a vu nommé par Michel Ragon. Le « vous » s'adresse aux critiques qui se sont immédiatement jetés, pour dénoncer la manipulation des illusions littéraires de gens comme Lapointe par les publicistes socialistes et les écrivains progressistes à la Sue, sur les « poésies que les ouvriers ont écrites dans ces derniers temps ». On peut noter qu'avec cette formule, Michelet fait comme si tout le monde avait entendu parler de ces textes d'un genre nouveau.

Avant le *commencement* de la poésie ouvrière, avant le premier poète ouvrier et après lui également, des artisans, des boutiquiers et employés de commerce, des entrepreneurs, des travailleurs de toute sorte ont composé des poèmes. Ces auteurs, nombreux, n'ont pas connu la trajectoire du Menuisier de Nevers, du coiffeur d'Agen, du maçon toulonnais. Ils ne sont pas des poètes ouvriers, sans avoir été moins ouvriers que Billaut, Lapointe ou Jasmin. Leurs poésies, dont il sera question plus loin,

27. Jules Michelet, *Le Peuple*, Première partie, chap. III ; je cite d'après la 5^e éd., Paris, Calmann-Lévy, 1877 [1846], p. 60-62.

démentent Michelet : elles sont pleines d'une grande culture volontaire. L'activité de beaucoup de gens a fait la différence entre ces poètes et les voix d'en bas. Elle a contribué à exclure de l'expérience des travailleurs la maîtrise des mots. Dans son livre sur le témoignage ouvrier dans la seconde moitié du xx^e siècle, Éliane Le Port cite un court poème dû à Thierry Metz (1956-1997), maçon puis ouvrier agricole :

8 juillet. – [...] On n'est convié à rien puisqu'on n'a pas de mots.
Que des outils. C'est tout.
Écris ton poème maintenant²⁸.

Dans cette expérience malheureuse des mots, mise en mots pourtant, et adressée aux lecteurs de la littérature par un poète publié, en 1990, chez Gallimard, on peut voir une trace du fait littéraire sur l'histoire ouvrière.

Ce livre ne parle pas de la *culture du pauvre*, pour reprendre le titre français d'un ouvrage célèbre de Richard Hoggart²⁹, s'il s'efforce de tirer parti de la leçon de ce dernier sur la complexité des rapports à la culture. Il parle d'écrits dont la simple lecture fait sortir de l'alternative théorique entre populisme et misérabilisme³⁰ : évidemment soignés, maîtrisés, composés avec art. De bout en bout, il essaie de tenir et de montrer qu'avec les mots, qu'avec l'écrit on agit et on travaille, y compris de manière machinale, impensée ; de bout en bout, il essaie d'en tirer les conséquences historiques.

28. Thierry Metz, *Le Journal d'un manœuvre*, Paris, Gallimard, 1990, p. 59 ; cité dans Éliane Le Port, *Écrire sa vie, devenir auteur. Le témoignage ouvrier depuis 1945*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2021, p. 238.

29. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, trad. par Francisca et Jean-Claude Garcias, prés. et index de Jean-Claude Passeron, Paris, Minuit, 1970 [1957]. L'auteur de la présentation de l'édition française précise dans un entretien sur Hoggart sa responsabilité dans le choix de « déplac[er] vers la sociologie » le titre anglais du livre, *The Uses of Literacy. Aspects of Working-Class Life with Special Reference to Publications and Entertainments* (J.-C. Passeron, « Portrait de Richard Hoggart en sociologue », *Enquête*, n° 8, 1993, p. 79-111, ici p. 79).

30. Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Seuil, 1989. Le populisme, selon les deux auteurs, c'est l'exaltation de la culture populaire, qui oublie qu'elle est socialement dévalorisée ; le misérabilisme, qu'il s'agit principalement pour eux de reprocher à Pierre Bourdieu, c'est la seule considération de la culture légitime et des positions par rapport à elle.